

## 1<sup>ère</sup> PARTIE

1.

C'est un samedi soir du XXI<sup>e</sup> siècle. Tu t'éveilles sur un pont du boulevard périphérique. Une sirène de police hulule dans le lointain. Sur ta droite, tu aperçois dans une brume violette une masse hérissée d'antennes et de cheminées. Des milliers de fenêtres l'étoilent d'un zodiaque électrique. Paris. Tu avances de quelques pas en titubant. À l'horizon, la Tour Eiffel paraît aussi petite qu'une breloque en fer-blanc. Soudain, un vrombissement parvient à tes oreilles. Une Citroën 2 CV est en train de franchir le pont. Une chanson nasillarde s'échappe par la vitre du conducteur.

LOUIS ARMSTRONG : *I see skies of blue and clouds of white / The bright blessed day, the dark sacred night...*

La carrosserie de la voiture, ronde comme une carapace d'insecte, est surmontée d'une enseigne lumineuse. Taxi. Tu tournes la tête. À l'autre extrémité du pont, un panneau annonce : « MONTIGNY ».

LOUIS ARMSTRONG : *And I think to myself / What a wonderful world...*

Cinq minutes plus tard, la Citroën remonte une avenue sans âme comme il en existe dans toutes les banlieues du monde. Tu es assis à l'arrière sur un siège en simili-cuir. La radio diffuse à présent un bulletin d'information.

JOURNALISTE : Le taux de chômage, qui ne cesse d'augmenter depuis le début de la crise, a atteint le mois dernier un niveau record. Ce matin, le Premier ministre a annoncé une nouvelle série de mesures en faveur de l'emploi. Cependant, aucun indicateur économique ne laisse présager une embellie significative...

Le chauffeur ôte sa casquette et s'éponge le front avec un mouchoir à carreaux. Il marmonne.

CHAUFFEUR : La crise. Notre petite apocalypse quotidienne. On a longtemps cru que la fin du monde aurait lieu tout d'un coup, avec tambours et trompettes. Foutaises ! Elle a lieu jour après jour, depuis des années, sans que personne ou presque s'en aperçoive.

Le taxi prend un virage à gauche. Ses phares éclairent une plaque métallique. « RUE DES CERISIERS ». Sur le bord du trottoir, cependant, les cerisiers ont laissé la place à des lampadaires à corolle qui diffusent une lumière laiteuse. Aucune herbe ne jaillit des failles du bitume. Un désert minéral. De part et d'autre de la route sont alignés des cubes de béton montés sur pilotis. De larges fenêtres sans volet te permettent d'observer à loisir les activités de leurs habitants. Au n° 3, un couple de vieillards dîne en tête-à-tête avec une solennité de joueurs d'échecs. Au n° 5, un adolescent danse avec frénésie au son d'une musique que tu n'entends pas. Au n° 7, une femme regarde sur un écran aux couleurs saturées les ébats amoureux d'un couple de singes. Enfin, le taxi arrive à la hauteur du n° 9.

Tu es de retour.

2.

La mer est d'un bleu qui donne envie de se noyer. Sur une plage de sable clair s'épanche vague après vague une eau mousseuse comme de la bière. Des cumulonimbus flottent dans un ciel limpide sur lequel sont imprimées, en haut à droite, les sept lettres de « ROSCOFF ». Tu as trouvé cette carte postale six mois plus tôt aux Puces de Saint-Ouen. Elle se trouvait dans une petite boîte en carton, parmi des vues de Chamonix et

d'Antibes. Au verso, un inconnu avait écrit « Mille pensées », avec un petit rond au-dessus du i. Elle ne coûtait que 2 francs. Depuis ce jour, elle décore un des murs de ta salle de bains. C'est un rêve de 10 x 15 cm dans lequel tu te réfugies chaque fois que tu as besoin de vacances.

Nous sommes le samedi 2 septembre 1967. Notre-Dame-de-tous-les-Jours sonne 8 h. Tu es assis dans une baignoire sabot où stagne une eau brunâtre. À côté du robinet sont posés un thermomètre en laiton et un morceau de savon strié de crevasses noires. La lumière du jour entre dans la pièce par une petite lucarne. Le carrelage est maculé de taches de moisissure. Les tuyaux sont incrustés de tartre et de rouille. Nous sommes le samedi 2 septembre 1967. Tu as vingt et un ans, cinq mois et treize jours. Ton nom est Dreyfus. Oscar Dreyfus.

Le téléphone sonne. Tu te lèves d'un bond et te cognes la tête au plafond. Une douleur intense irradie dans ton crâne.

TOI : Bordel de merde !

À l'origine, le n° 9 de la rue des Cerisiers ne comptait que deux étages. Le troisième, où se situe ton appartement, est un ancien grenier d'1,80 m de hauteur.

Quand tu reçois un invité de grande taille, il doit courber le dos ou plier les genoux pour pouvoir se tenir debout. Par chance, tu ne mesures qu'1,78 m. Tu peux donc aller et venir sans danger. Toutefois, certaines activités te sont interdites, comme : a) se pendre, b) sauter à la corde, ou c) se lever d'un bond. Tu traverses le salon, une serviette autour des reins.

TOI : Allô !

VOIX : M. Dreyfus ?

TOI : Non. Enfin... Si.

Tu préfères que l'on t'appelle Oscar. Quand on te donne du « M. Dreyfus », tu as toujours l'impression que l'on s'adresse à feu ton papa.

VOIX : Bonjour. Marie Durand, de l'Institut ABC. Nous effectuons une enquête d'opinion au sujet de la popularité des enquêtes d'opinion. Accepteriez-vous de répondre à une question ?

TOI : Non.

VOIX : Très bien !

TOI : Pardon ?

VOIX : J'ai pris note de votre réponse. Merci pour votre participation !

TOI : Mais...

Trop tard. On a raccroché. C'est toujours la même histoire. Quand le téléphone sonne, ton cœur bat la chamade, comme si on était sur le point de t'annoncer une nouvelle extraordinaire, mais la plupart du temps, on se contente de te demander quelle est ta couleur préférée, à quelle fréquence tu changes de chemise, ou quel est ton avis sur les principes théistes qui caractérisent la métaphysique de Hegel.

De retour dans la salle de bains, tu allumes un poste de radio en bois verni, l'un de ces vieux postes à lampes qui indiquent les fréquences de toutes les capitales d'Europe. Tu le règles entre deux stations, à l'endroit où il imite le bruit de la mer, puis tu augmentes le volume en tournant un bouton chromé. Le haut-parleur diffuse un souffle très doux, pareil à celui que l'on entend dans le creux des coquillages, quand on les colle à son oreille. Tu te rassois dans la baignoire.

Il est 8 h 15. Comme chaque jour, à cette heure, un rayon de soleil entre par la lucarne et te frappe en plein visage. Tu fermes les yeux. Des figures géométriques dansent sous tes paupières comme dans un kaléidoscope. C'est une farandole de ronds et de carrés écarlates. bercé par le ressac, tu sombres dans une délicieuse torpeur. Tu es à Roscoff, loin de Paris et de sa banlieue, au cœur d'un été qui ne finira jamais.